

Sens
[public]

Revue internationale
International Web Journal
www.sens-public.org

La Clameur de l'eau

Lecture du roman de José Giménez Corbatón
(Éditions de la Ramonda, 2011)

ROBERTO GAC

La Clameur de l'eau

Lecture du roman¹ de José Giménez Corbatón

Roberto Gac

Peu de Français, d'Européens, y compris d'Espagnols des nouvelles générations, savent que la Guerre Civile déclenchée par l'assaut de Franco contre la République en 1936 ne s'arrêta pas après la bataille de l'Ebro et la débâcle de l'armée républicaine en Catalogne en 1939, mais beaucoup plus tard, au début des années 50. En effet, la fin de la guerre entre les armées régulières fut suivie de la « guerre des maquisards », aussi cruelle que souterraine et ténébreuse. Ce sont ces ténèbres que José Giménez Corbatón (Saragosse, 1952) contribue à dissiper avec son recueil de nouvelles écrites dans une prose à la fois poétique et d'une belle transparence narrative. « La clameur de l'eau » rappelle cette clameur qui monte des rivières de la province aragonaise de Teruel comme des gémissements et des sanglots d'une nature superbe de beauté, piétinée par la brutalité humaine. Mais le narrateur ne nous raconte pas directement des faits d'armes, des tactiques et des stratégies guerrières comme tant de romanciers espagnols qui se sont penchés sur l'histoire de leur pays. Giménez Corbatón fait le choix de faire revivre par la fiction les lieux et les habitants d'une région déchirée entre le franquisme et la résistance des maquisards à la Guardia Civil, nous ouvrant la porte des « masías », ces mas bâtis pierre à pierre par les paysans montagnards pour y demeurer entourés de leurs potagers et de leurs troupeaux. D'après les dispositions de Franco, les paysans ne pouvaient plus rester la nuit dans leurs abris et ils étaient obligés de descendre chaque soir au village le plus proche pour se faire recenser par la police, dont la mission était d'empêcher toute entraide entre les guérilleros et la population. La vie des paysans déjà très appauvris par la guerre, devint ainsi presque insupportable et peu à peu ils émigrèrent vers les grandes villes à la recherche hasardeuse d'un travail stable et d'un toit sûr. Entre-temps, les mas abandonnés commencèrent à dépérir et à tomber en ruines, gardant souvent dans leurs pièces désertes des objets de tout ordre – tables, chaises, marmites, images pieuses, poêles, jouets, miroirs et verres cassés, etc. –, témoins d'une vie passée aussi austère que digne et désormais offerts, dans leur nudité poussiéreuse et mélancolique, à la curiosité des randonneurs, des photographes et des écrivains. José Giménez Corbatón est un écrivain du terroir, un homme qui a découvert ces lieux dans son enfance et son adolescence, découverte riche de surprises, d'interrogations et d'extases

¹ José Giménez Corbatón, *La Clameur de l'eau*, Paris, Éditions de la Ramonda, Paris, 2011.

esthétiques au milieu de paysages d'une infinie pureté, mais aussi expérience traversée par la douleur et la perplexité provoquées par ces traces d'une humanité meurtrie.

Nous sommes donc loin des douceurs de la madeleine de Proust chez sa tante Léonie, loin des charmes discrets de la bourgeoisie filmés par un autre enfant du terroir d'Aragon, Luis Buñuel. Dans une certaine mesure, *La Clameur de l'eau* rappelle, par sa composition en forme de nouvelles tressées entre elles, le Yoknapatawpha imaginaire de William Faulkner. On trouve, comme dans l'œuvre de l'écrivain américain, des personnages et des situations qui passent d'une nouvelle à l'autre, d'un coin à l'autre d'un territoire fictif – le Crespol – inspiré par les paysages de la région du Maestrazgo de la province de Teruel. La narration se fait progressivement multitextuelle, accueillant dans sa prose souple et « castiza » à la manière de Valle Inclán, le grand maître des lettres espagnoles de la génération 98, les différents et multiples aspects d'un univers qui se structure, à la façon d'un meccano fictionnel, dans l'imagination du lecteur. Celui-ci pourra suivre dans la première des sept nouvelles qui composent le recueil – *L'Ombrée* –, la douleur stupéfaite de la vieille femme qui découvre son mari mort dans le verger où il s'était rendu pour chercher quelques pommes de terre et qu'elle devra transporter péniblement à dos de mule jusqu'à son tombeau, tout en parlant avec lui comme s'il était toujours vivant. Et puis l'histoire (*Le Mas de la rivière*) de la jeune villageoise qui tombe amoureuse d'un maquisard américain, passion assouvie dans un mas à moitié abandonné et surveillé par les franquistes. Ou encore, les reflets de la vie des grandes villes apportés par les descendants des habitants du Crespol qui reviennent pour une raison ou une autre au terroir (*La Clameur de l'eau*). Dans *Matías le Coq* il est question des ravages provoqués par la voluptueuse Sagrario, la femme qui fait le ménage dans la caserne de la Guardia Civil et qui déclenche le désir, la jalousie et le règlement de comptes entre le chef et ses subordonnés. Et dans *La Roche Blanche* on aperçoit le rapport de forces établi entre la famille des Ibarz, les riches propriétaires de presque la totalité des terres du Crespol, et le reste des habitants de la contrée. Même perspective dans *Diogène et les coqs*, où la mère du pauvre Diogène, qui accouchera chez les Ibarz, deviendra la nourrice qui allaitera le fils du maître, symbole des liens de servitude établis entre les seigneurs et les « masoveros ». Finalement, dans *la Mémoire conservée*, l'auteur tisse un court et intense récit qui rappelle par sa fin inattendue un roman de Patricia Highsmith (*M. Ripley* / Plein soleil) ou, mieux encore, une nouvelle de Julio Cortázar (*Las babas del Diablo* / Blow up).

Mario Muchnik, légendaire éditeur argentin qui fit carrière en Espagne, reçut le manuscrit original en espagnol de *La Clameur de l'eau* (*El Frigor del Agua*) avec admiration et enthousiasme. Dans une lettre à José Giménez Corbatón, il reconnaît en lui l'un des écrivains espagnols parmi les plus prometteurs de sa génération. Bien entendu, il publia son texte immédiatement dans sa maison d'édition Muchnik Editores mais, malheureusement pour l'écrivain, son éditeur serait engagé puis congédié par Anaya, multinationale de l'édition en Espagne et

adepte de la littérature de divertissement à la mode. *La Fábrica de Huesos* (l'usine d'équarrissage), formidable roman naturaliste de Giménez Corbatón qui prolonge par son style et son sujet les récits de *La Clameur de l'eau*, fut publié par un petit éditeur régional, mais le livre, dont la qualité rappelle les romans de Zola, resta confidentiel malgré une réédition. Même sort pour *Licantropía*, ouvrage qui prend en intertextualité l'œuvre (et la vie) de Petrus Borel et qui est probablement le premier intertexte post-romanesque à proprement parler de la littérature espagnole. Toutes ces contingences éditoriales et textuelles laissent plutôt indifférent Giménez Corbatón, qui continue tranquillement son travail d'écriture partageant son temps d'écrivain avec son métier de professeur de français dans un lycée de Saragosse. Les Éditions de la Ramonda, sise à Paris, a fait le pari de le faire connaître en France à travers *La Clameur de l'eau*, dont le texte a été attentivement traduit par Charles Mérigot. Souhaitons, avec Sens Public, que les lecteurs français apprécient ce bel échantillon d'une œuvre littéraire qui contribue à éclaircir l'histoire et la vie de l'Europe d'aujourd'hui.

Morigny, printemps 2012